

DIALOGUES SOUS LES REMPARTS

OYA BAYDAR

DIALOGUES SOUS LES REMPARTS

Traduit du turc par
VALÉRIE GAY-AKSOY

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original
Suröni Diyaloglari

© Oya Baydar et Can Yayınları 2016

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1141-4

SITUATION

En juillet 2015, le gouvernement turc décida de mettre un terme aux pourparlers de paix avec l'organisation armée PKK et les responsables politiques kurdes.

Des affrontements débutèrent dans les zones kurdes du sud-est de l'Anatolie.

Villes, communes et quartiers furent assiégés par les forces armées turques. Des centaines de Kurdes, parmi lesquels se trouvaient de nombreux civils, perdirent la vie dans ces combats, les villes furent détruites, des massacres perpétrés.

Le site historique de Sur est situé à l'intérieur des remparts de Diyarbakır, la principale ville du Kurdistan turc. Occupée par l'homme depuis presque dix mille ans, Sur est désormais un nouveau champ de ruines.

Ce texte relate la rencontre et la dispute entre une Turque de l'Ouest et une Kurde de Diyarbakır. Il en découle un examen de conscience, un règlement de comptes intérieur de la part de cette intellectuelle stambouliote, lucide sur l'inévitable tragédie en train de se nouer: la tragédie des divisions et des conflits ethniques qui se poursuivent aux quatre coins du monde.

Nous ne sommes ni d'un côté ni de l'autre
Parce que nous sommes les deux et un autre à la fois
Tu ne voulais pas y croire
Nous sommes la solitude incarnée

MEHMET YAŞIN¹

1. Né à Chypre en 1958, Mehmet Yaşin est l'un des principaux poètes contemporains de langue turque. *Toutes les notes sont de la traductrice.*

31 DÉCEMBRE 2015 / DIYARBAKIR

Devant la vieille ville de Sur

NEIGES

La neige tombe sur les remparts, sur les roses, sur les pelouses piétinées, les murs démolis, l'asphalte déchiqueté. Lente, douce et tranquille comme dans les contes de fées. Une neige tout droit sortie d'une scène de cinéma, digne d'un cliché photographique, d'un décor de théâtre. Neige-t-il en cette saison par ici, alors que les roses d'automne sont à peine flétries ?

Les étés sont chauds et secs, les hivers tempérés et humides... Non, ça, c'est le climat méditerranéen ; mais ici, qu'en est-il ? Tu vois, tu ne t'en souviens pas, peut-être que vous ne l'avez jamais étudié, et, même si vous l'avez fait, tu n'en as rien retenu, cela t'est sorti de la tête. Ces terres paraissent plus proches à présent mais à l'époque, c'était le bout du monde. Ces contrées lointaines étaient célèbres pour leurs furoncles, leurs scorpions, leurs pastèques et leurs bandits.

« Un village se trouve là-bas au loin, ce village est le nôtre / Même sans y aller, même sans le voir, ce village est

notre village.» C'est ce que nous disions dans nos poèmes, dans nos chansons. Lors des festivités du 23 avril¹, vêtus du costume national traditionnel – chalvar, boléro, foulard brodé –, nous formions des rondes et dansions sur des airs populaires.

Son climat, sa langue, sa population et même ses remparts, tu ne les connaissais pas... Tu ne savais pas que ces fortifications sont les plus longues au monde après la muraille de Chine, qu'elles abritent une énorme ville dans leur enceinte, qu'elles comptent quatre-vingt-deux bastions, quatre portes et que, vues du ciel, elles forment une sorte de losange semblable à un poisson turbot. Tu ne connaissais pas les portes de leurs escaliers en forme de cœur... Tout comme tu ignorais que c'est là que battait le cœur de la ville.

La première fois que je suis venue ici, c'était au printemps. Voilà bien quarante-cinq ans de cela. La ville n'avait rien de particulier à mes yeux ; les remparts étaient en ruine, les mosquées, les routes, les marchés étaient mal entretenus, tout avait l'air miteux. J'en entendais parler comme d'une ville ayant été en son temps la cité des poètes, des intellectuels, où fleurissaient livres et revues littéraires, certains en parlaient même comme d'un petit Paris. Tu parles. Paris, ça ? Cela ne m'avait pas fait grande impression, je n'avais pas senti l'âme de la ville.

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis. Les temps ont changé, le pays a changé, la ville a changé, toi aussi tu as changé.

C'était du temps de ma jeunesse... Une jeunesse enthousiaste, audacieuse, qui n'était alors qu'espoir et conviction.

1. Fête de la souveraineté nationale et des enfants en Turquie.

Quand je suis arrivée ici la première fois, je ne me suis pas intéressée à la ville. Avec, en poche, la lettre d'affectation que j'avais obtenue de l'université et quelques adresses censées m'aider, j'étais venue mener une enquête de terrain sur la propriété foncière dans le sud-est. Je me rappelle les remparts éboulés et les sacs de thé de contrebande alignés devant les magasins. Je me souviens vaguement aussi de la grande mosquée. Hanafite, malikite, shafi'ite et hanbalite... les quatre doctrines de l'islam sunnite y cohabitent, ce n'est que récemment que je l'ai appris. Cela n'entraînait pas dans mes centres d'intérêt à l'époque. Et mes venues ultérieures ont toujours été motivées par des raisons professionnelles.

Tes centres d'intérêt étaient alors bien différents. Tu ne jurais que par la classe ouvrière, les prolétaires, la révolution. Les remparts, les villes, les lieux de culte, les trésors de l'histoire, les merveilles de la nature, le pouls de la ville... cela ne t'intéressait pas. Tu ne t'intéressais même pas aux gens. La révolution, c'était un concept, le nom de l'utopie donnant du sens à la vie. La classe ouvrière, c'était un moyen, une manivelle. Les ouvriers t'intéressaient non pas en tant que personnes, mais en tant que classe. Ce que tu aimais, c'était moins les gens que jouer les sauveurs et être à l'avant-garde de la lutte révolutionnaire.

C'est un jugement bien cruel. Et je le conteste, aussi bien en mon nom propre qu'en celui de toute ma génération gauchiste. Si nous n'avions ni affection ni intérêt pour les gens, pourquoi aurions-nous lutté à leur côté dans les usines, pendant les grèves, sur les lieux de rassemblement, dans les champs de coton ou de noisetiers? Qu'aurais-je eu à faire de ces bidonvilles aux rues boueuses, de ces bicoques puant la misère?

Je ne discute pas ton objectif, tout ce que tu as fait était motivé par de bonnes et pures intentions. Tu voulais que l'exploitation prenne fin, que les êtres soient égaux, tu rêvais d'un monde meilleur et plus juste. Tu essayais d'enseigner les voies de la libération aux opprimés, aux exploités, aux damnés de la Terre. Tu avais appris que la conscience s'apporte de l'extérieur. Tu apportais la conscience aux opprimés, aux exploités, mais tu ne les aimais pas, tu ne sentais rien dans ton cœur. Tu n'as jamais pris la main d'aucun d'eux dans la tienne, tu ne les as jamais regardés au fond des yeux, tu n'as pas pleuré avec eux, tu n'as pas partagé leur pain. Avec des abstractions, on fait de la philosophie, de la politique, mais on n'arrive pas à toucher à la réalité des gens, à l'âme d'une société.

Nous croyions en la révolution, nous avions pour mission d'œuvrer à sa réalisation, nous étions des romantiques. Le slogan de Mai 1968, c'était « Sois réaliste, demande l'impossible » ! Mais la révolution n'a rien de sentimental, cela aussi nous le savions. Pour vaincre la bourgeoisie, il fallait organiser les ouvriers et les conduire à la lutte. Les prendre par la main, les regarder au fond des yeux, toucher leur cœur n'était d'aucune utilité, c'eût été faire preuve de simplisme et de naïveté. Il fallait les amener à prendre conscience et à se révolter contre le sort qui leur était fait. C'était une autre époque, un autre monde ; c'était le temps de la jeunesse, de l'espoir, de l'innocence.

Penses-tu toujours de la même façon ?

Oui et non. J'ai la nostalgie de cette période, de ce que j'étais alors, je regrette mon espoir et mon innocence. D'un autre côté, je me demande en quoi résident nos failles et nos

erreurs. Tandis que je reste assise sur cette pierre, sur ce bloc de béton froid, sous ces lents et silencieux flocons de neige, devant des remparts aux portes fermées, recroquevillée sur moi-même et dans ma solitude, je me questionne sur cette pièce manquante du puzzle. Comme si retrouver cette pièce me permettrait de mieux comprendre ces contrées, d'entrer dans leur âme et de percer leur mystère. J'ai envie de régler mes comptes avec mon passé, mon présent, avec moi-même.

Tu es pile au bon endroit, et justement aujourd'hui... Tiens, écoute... Tu entends ?

Oui, j'entends des bruits de balles qui déchirent le silence de la neige et de la ville.

BRUITS

Les montagnes, les campagnes, les mers, les villes ont toutes une ambiance sonore distincte. Cette ville aussi a sa propre voix. Une voix aux accents tantôt discordants, abrupts, tantôt sinueux comme une prière, une supplique, ou éclatants comme un chant de révolte. Il s'en élevait beaucoup de voix, de mélodies polyphoniques. À présent, dans ce lourd silence, dans cette atmosphère sourde de fonds marins, comme asphyxiée sous une cloche de verre, dans ce silence de mort... le bruit des balles tirées en salves par les armes à feu déchire le blanc silence qui enserre la ville. Lorsque ces bruits m'ont réveillée aux premières lueurs de l'aube, je n'ai pas compris ce que c'était. Cela ressemblait aux tac-tac-tac que feraient les coups de bec de centaines de pics-verts creusant le bois. Ou au bruit sourd de madriers lancés par terre et rebondissant sur le sol.

Ici, tous jusqu'aux plus jeunes enfants savent dire de quel type d'arme provient chaque bruit, si le son que tu appantes à celui du rebond d'un madrier a été émis par un canon ou un bazooka, nous savons tous faire la différence entre l'explosion d'une bombe et celle d'une bonbonne de gaz.

Je suis arrivée avec le dernier avion hier soir, j'étais fatiguée. Je ne pensais pas pouvoir dormir mais si, je me suis assoupie. Je ne savais pas que l'hôtel était si proche du quartier historique de Sur. C'est l'un des derniers hôtels à être encore ouverts dans cette région. J'ai demandé au réceptionniste une chambre au premier étage, si possible. Il m'a répondu que, de toute façon, la plupart des chambres étaient vides et qu'il m'en donnait une où je ne serais pas trop gênée par le bruit. Je l'ai remercié.

Tu n'as pas compris de quels bruits il s'agissait. Tu croyais qu'il parlait des klaxons des taxis, des cris des vendeurs passant de bon matin dans la rue, des camions de livraison.

Quand j'ai ouvert l'œil avant l'aube dans cette chambre à l'écart du bruit, les combats duraient depuis un bon moment déjà. « Ce sont des bruits d'armes ? » ai-je demandé au jeune réceptionniste endormi. C'était une question absurde, il a hoché la tête et n'a même pas pris la peine de répondre. La salle à manger donne du côté des remparts. Même si, de là, on ne voit pas les murs, les bastions ni les portes de la forteresse, je pouvais distinguer les fumées qui s'en élevaient. « Ils brûlent le quartier », dit le jeune homme d'un ton indifférent. Ensuite, il y a eu une explosion, les vitres ont tremblé. Le réceptionniste a pris une profonde inspiration, il s'est enfoncé dans son siège. Je me suis toujours

demandé comment les gens faisaient pour vivre en temps de guerre, sous les bombardements, au milieu des combats. C'est donc qu'on s'y habitue.

On ne s'y habitue pas, on supporte.

Jusqu'où?

Jusqu'à épuisement de l'espoir. Et c'est ce qui explique ta présence ici. Tu n'as pas encore perdu tout espoir...

Quelle est la véritable raison? Si je suis venue, au fond, c'est pour me faire du bien, je crois: pour me libérer du poids qui oppresse ma poitrine, purifier ma conscience, payer le prix du péché des autres. Tu sais, nous sentons parfois peser sur nous le poids des fautes d'autrui. Nous n'en sommes nullement responsables, mais nous savons que notre nom figure sur les registres des coupables, aux yeux du monde tout du moins.

Cette place, ce n'est pas toi qui l'as choisie. De plus, tu t'es toujours engagée du côté des plus faibles et des opprimés, tu as toujours pris la défense des victimes.

Oui, mais je n'ai pas franchi le pas, je ne suis pas passée du côté des victimes. J'ai toujours parlé depuis mon propre camp. J'ai défendu l'opprimé en restant du côté des oppresseurs. J'ai essuyé les foudres des dirigeants au pouvoir, j'ai payé un lourd tribut, mais même cela, c'était un privilège, un sujet de fierté. Mon discours sans concession tenait moins à mon courage qu'à la confiance en moi que m'octroyait ma place de privilégiée. «Oyez, vous autres, voyez avec quel héroïsme je prends votre défense!»

Tu te tortures trop l'esprit, tu es trop dure avec toi-même. Ce n'est pas ta faute si tu n'es pas née kurde à Diyarbakir ou arménienne en 1915.

Et ce n'est pas leur faute si les gens d'ici ne sont pas nés Turcs de l'Ouest mais tu vois, ça vire au délit. Les gens meurent, ils se font tuer à cause de cela. Ici, en entendant les bruits de combats qui proviennent de la vieille ville, je me retrouve toute seule face à ma conscience. Comme dit le poète, je suis à la fois les deux et aucun. Comment être et l'autre et moi-même? Comment puis-je préserver mon intégrité sans aliéner une part ou l'autre, sans me tenir tel un arbitre au milieu?

Prends parti, cela te facilitera beaucoup les choses, tu verras. Si tu prends parti, tu seras plus tranquille et en paix avec toi-même.

Prendre parti pour qui? Je suis de parti pris de toute façon. J'ai toujours soutenu l'opprimé, la victime, le peuple contre l'oppression, les persécutions, les potentats. Et c'est pareil maintenant.

Je parle de prendre parti pour ceux qui combattent dans les tranchées, sur les barricades, dans les montagnes. Sans jugement, sans « mais », en acceptant leurs erreurs...

Tu veux que je regarde d'un seul œil, que je fasse des distinctions entre les morts, que je raye un côté de la réalité, que je me cache à moi-même tout ce dont j'ai l'intuition.

Ce que je te dis, c'est de voir l'injustice et la persécution auxquelles nous sommes en butte, de reconnaître les souffrances